

IDENTITES ET RELATIONS INTERCULTURELLES

Calin Rus

1. Introduction

Jusque récemment, la relation entre la société et la culture était la plupart du temps considérée implicitement une relation d'identité, de superposition complète tant au niveau des sciences sociales qu'au niveau des politiques sociales et éducatives. Etant donné les effets du phénomène de la globalisation et de la reconnaissance des droits des minorités nationales cette superposition ne peut plus être affirmée. L'affirmation du caractère multiculturel des sociétés européennes est devenue une banalité. Par contre du fait que la superposition mentionnée antérieurement a été, implicitement et non pas explicitement, à la base des nombreux concepts des sciences sociales aussi qu'à celle de quelques politiques sociales les conséquences de sa négation ne peuvent pas apparaître moins évidentes.

Pendant les dernières années on a parlé plus fréquemment de «conflits identitaires » qui peuvent menacer la cohésion sociale et la stabilité des sociétés européennes. Dans de nombreux cas, le déclenchement et la mauvaise gestion de ces conflits tout comme les politiques éducatives qui tendent à amplifier le potentiel conflictuel des relations intercommunautaires, ont comme facteur une explication insuffisante des sens de certains concepts fondamentaux comme celui de l'identité et une mauvaise compréhension des rapports entre la société et la culture.

2. Perspectives sur l'identité

Le problème de l'identité est évidemment posé à plusieurs niveaux parmi lesquels incontestablement sont ceux individuel, de groupe, communautaire ou national. On parle aussi de l'identité ethnique et de l'identité culturelle et de stratégies identitaires au niveau individuel ou de groupe. La diversité des approches et les sens donnés à ces concepts et à ceux liés sont à la mesure de la complexité de cette problématique.

Au niveau individuel, l'identité est fortement liée au besoin de se rapporter aux autres, à la société et à la perception de sa propre autonomie. Dans la psychologie sociale, l'investigation de l'identité est faite spécialement par les représentations des acteurs sociaux. Tant individuellement que collectivement, l'identité signifie la création d'une différence, l'élaboration d'un contraste, la mise en relief d'une altérité. Le concept d'identité s'est imposé dans la sociologie et dans l'anthropologie à partir des années 1950 et dans ce contexte on a fait référence spécialement à **l'identité culturelle**.

L'idée que l'identité se situe, explicitement ou implicitement, au centre des débats qui visent la compréhension et la gestion sociopolitique d'une société multiculturelle, est largement acceptée. L'approche de l'identité a évolué au

cours du temps. En général on peut affirmer que la tendance globale est celle de **la transgression d'une vision essentialiste, monolithique et statique vers une vision interactionniste, pluraliste et dynamique.**

La perspective essentialiste sur l'identité, longtemps dominante, tant dans la pensée théorique que dans la pratique sociale et éducative, persiste encore aujourd'hui, dans la plupart des cas sous forme implicite. A travers cette perspective l'identité apparaît comme un donné permanent et unique qui existe et qui doit être préservé et transmis. L'identité est définie de cette manière à partir premièrement des supports identitaires privilégiés, fixes et bien délimitées comme la langue, la religion, le nom, l'ethnicité, les traditions culturelles.

Un rôle spécialement important dans ce sens est pris par l'histoire du groupe ou de la communauté à la quelle l'individu appartient. Le processus de définition de l'identité individuelle est fait dans ce contexte premièrement par rapport à une source historique commune qui réunit les membres du groupe et à laquelle on attribue dans la plupart des cas des caractéristiques proches à la sacralité. Le rôle de la dimension diachronique des rapports sociaux est donc fondamental. Dans ce processus de définition de l'identité par l'intermédiaire du processus de socialisation l'individu a un rôle passif, il doit seulement apprendre les caractéristiques bien définies de la culture dans laquelle il est né.

La réalité sociale actuelle avec sa diversité, chaque fois plus accentuée, la fréquence des interactions obligatoires parmi les divers groupes sociaux qui portent diverses cultures, ont forcé les chercheurs à repenser des concepts liés à l'identité.

Dans cette perspective un concept clé pour la définition de l'identité est celui d'interaction. L'identité n'est plus un donné à décrire mais **un processus construit par l'interaction avec les autres**. A côté de l'axe diachronique qui implique un rapport au passé, une même importance est gagnée par l'axe synchronique, le contact et l'échange avec les autres dans le présent. Par ailleurs, ces contacts sont devenus inévitables dans une société multiculturelle des interdépendances comme celle contemporaine.

A cette dimension objective de l'interaction nécessaire avec l'environnement social s'ajoute une dimension subjective. Dans ce processus l'interprétation intervient aussi l'image que les individus ou les membres d'un groupe ont sur eux-mêmes ou sur le groupe auquel ils appartiennent. Cette image est en fait le résultat de la représentation que les individus se font sur ce que les distinguent des autres mais aussi de la modalité dans laquelle les autres se représentent cette différence. De cette manière l'identité est construite par réaction pour la conformation ou pour la distanciation de l'image que les autres ont sur eux. Par conséquent le caractère et la qualité des relations avec l'autre jouent un rôle très important.

La source des différences culturelles/ethniques peut être vue aussi de plusieurs perspectives. On peut distinguer de cette manière une perspective naturaliste, une culturaliste et une constructiviste-interactionniste.

Le naturalisme met à la base des différences entre les groupes des aspects biologiques, génétiques : les liaisons « de sang », l'hérédité, la parenté biologique, et il est inspiré par le darwinisme. Parmi les risques associés à cette option on peut mentionner : la hiérarchisation parmi les groupes, à base « objective » ; la désapprobation des mariages mixtes ; les tendances vers la purification ethnique ; le racisme. Dans une analyse plus approfondie cette option apparaît évidemment non réaliste car dans l'Europe contemporaine pratiquement il n'y a pas des groupes « purs » de point de vue de l'origine biologique.

Le culturalisme déplace l'origine des différences entre les groupes vers « la culture » (comprise dans un sens essentialiste). Les cultures sont considérées closes et immuables, en représentant des ensembles de caractéristiques souvent difficilement à généraliser sur l'ensemble du groupe visé, des contenus folkloriques et traditions incapables d'évolution et de s'adapter, exposés aux risques de disparaître et qui ont besoin de protection contre la modernité. Dans ce cas, la nostalgie d'une société traditionnelle idéale, avec une culture « pure » (inexistante dans la réalité) se manifeste explicitement ou implicitement. A cette option est associé le risque de la hiérarchisation suivant la théorie de l'évolutionnisme social, qui justifie les tendances d'assimilation que les cultures plus avancées ont vers celles inférieures.

Le constructivisme commence de l'analyse des mécanismes psychologiques de construction et de maintien des groupes ethniques. Un rôle essentiel dans ce sens est tenu par le processus de définition des frontières ethniques (d'inclusion et d'exclusion – nous/eux) et l'identification des signes distinctives (sociaux) qui définissent l'appartenance à un groupe. Dans ce cas le fait d'assumer une appartenance et sa reconnaissance tant de la part des autres membres du groupe que de la part des autres membres de la société est déterminant. Cette perspective comme on a démontré antérieurement ne nie pas l'existence, la stabilité et l'influence réelle de quelques caractéristiques culturelles spécifiques mais elle relativise leur signification.

3. La perspective sur la construction identitaire : la socialisation

Tenant compte de ces considérations, le processus de définition de l'identité, parcouru au cours de la socialisation, peut être vu non plus comme une tendance de se conformer à un cadre fixe existant mais premièrement comme une acquisition des habilités fondamentales de vie en commun, comme une préparation pour l'ouverture vers l'autre.

On peut observer deux perspectives distinctes (souvent seulement sous forme implicite) dans l'analyse du processus de socialisation :

- **Le paradigme du conditionnement** - la perspective sociologique classique (nommée aussi sociologiste) inspirée par les œuvres de Durkheim et Parsons peut être caractérisée par les suivantes idées principales :

- le but de la socialisation est premièrement l'adaptation de l'individu à la société et la maintenance de l'homogénéité sociale
- l'enfant vu comme un sujet passif de la socialisation, étant comme un « cire moule » qui peut être modelée facilement
- la socialisation est une action unilatérale des adultes, parents, professeurs sur l'enfant
- la socialisation primaire a un effet irréversible sur la formation de la personnalité adulte

- **Le paradigme interactionniste** – perspective d'inspiration psychologique fortement influencée par les idées de Piaget, mais aussi par les recherches de G.H. Mead, a à la base la suivante série d'affirmations :

- le but de la socialisation est représenté plutôt par l'accomplissement de la personnalité de l'enfant que par son adaptation à la société existante
- l'enfant a un rôle actif dans le processus de socialisation et il se construit sa propre identité à travers un ensemble d'interactions avec son entourage (amis, parents, professeurs)
- le processus de socialisation est réciproque, de cette manière l'enfant contribue aussi dans une certaine mesure à la socialisation des parents
- les effets de la socialisation primaire sont réversibles et en grande mesure ils peuvent être modifiés par les expériences suivantes.

On peut remarquer le fait que la première perspective, qui met l'accent sur le rôle coercitif des facteurs de la socialisation, vise la mise de l'individu le plus près possible du modèle (le prototype) proposé par le groupe social respectif, du point de vue de son comportement et de ses croyances.

Par contre, pour la deuxième perspective, la socialisation est définie comme l'intériorisation de la culture, des attitudes et des représentations sociales communes au groupe suite à l'interaction entre l'individu, ses besoins, les capacités qu'il possède et l'environnement social.

4. La socialisation dans un contexte multiculturel

Ayant en vue ce qu'on a mentionné antérieurement, le résultat est la nécessité d'une prise en considération du caractère multiculturel et interculturel des sociétés contemporaines dans le sens de la définition des concepts d'identité, socialisation et des concepts liés.

Nous observons tout d'abord que le paradigme interactionniste/constructiviste est sans doute le plus en mesure de s'adapter au nouveau contexte. Mais il est aussi nécessaire d'analyser quelques aspects fondamentaux de la

socialisation. Evidemment, dans un contexte multiculturel, le rôle de la socialisation est celui de permettre l'intégration optimale de l'individu dans la société. Pour cela c'est nécessaire de transmettre des valeurs, normes, rôles, certaines généralement valables pour la société entière, et autres spécifiques à la communauté culturelle d'appartenance.

Par exemple cette idée peut être traduite par la redéfinition du rôle que les quatre facteurs de la socialisation ont sur le parcours de ce processus : la famille, le groupe des ceux qui ont les mêmes âges, l'école et les médias. De cette manière,

- La famille – reste le principal facteur de transmission des normes, des valeurs et des rôles de la communauté culturelle de laquelle l'individu provient. Son rôle dans la construction de l'identité reste fondamental. Des situations spéciales sont générées aussi dans ce cas par les (de plus en plus nombreuses) familles mixtes.
- Le groupe des ceux qui ont les mêmes âges – permettra non seulement un repère dans la socialisation dehors la famille mais aussi, souvent, un premier contact avec les représentants des autres cultures
- L'école - a le rôle très important de consolider les bases d'une coexistence harmonieuse entre les différentes communautés culturelles sans affecter négativement la formation et le développement de l'identité de l'enfant comme membre d'un certain groupe culturel. La connaissance réciproque des différentes caractéristiques culturelles est un élément nécessaire mais pas suffisant. De cette manière l'école doit permettre le contact et la communication (l'accent est donc mis sur l'interaction) en stimulant le respect réciproque et la valorisation positive des différences culturelles.
- Les médias – leur influence sur les mutations culturelles qui caractérisent les sociétés européennes est considérable. Cette influence est exercée sur les perceptions collectives et sur la représentation de l'altérité, sur la formation des identités linguistiques et culturelles et sur la formation directe ou indirecte de l'image et de la perception des groupes minoritaires ou des mythes liés au groupe majoritaire.

5. L'identité culturelle et l'identité ethnique

Dans le contexte de l'existence de plusieurs cultures en interaction, toutes ces cultures seront modifiées. Aussi les caractéristiques d'une culture sont modifiées au cours du temps ce qui est de plus valable aujourd'hui quand la rapidité avec laquelle les choses changent est beaucoup agrandie. L'approche statique de l'identité doit être remplacée par une **perspective dynamique** qui peut être très bien associée avec la perspective constructiviste-interactionniste qui se base sur la renégociation permanente des relations avec l'autre. Si on voit les choses de cette manière, l'accent n'est plus sur la perpétuation d'un patrimoine commun, strictement délimité, mais il est mis sur **une construction dynamique à travers l'interaction**.

Ainsi on peut voir **l'identité comme un processus dynamique** dans lequel la permanence n'est pas donnée nécessairement par une reproduction des mêmes caractéristiques – chaque individu ou groupe humain évolue mais il conserve son identité – mais par des processus rationaux dont leur constance détermine le sujet de se maintenir dans un équilibre dynamique avec son contexte.

Un dernier aspect qui doit être précisé pour une bonne compréhension de la perspective actuelle sur l'identité est la *pluralité des appartenances*. On ne peut pas parler d'une appartenance unique d'un individu. Pour chaque membre de la société les appartenances sont diverses et multiples, beaucoup de fois même contradictoires. Donc on ne peut pas parler d'une identité unique mais **d'une pluralité de facettes de l'identité** que l'individu se crée et recrée dynamiquement par interaction sociale. Evidemment, dans cette pluralité de rapports identitaires quelques repères peuvent prendre, temporairement ou de façon permanente, une importance plus grande que d'autres. Une position privilégiée de ce point de vue on tend à l'accorder à l'appartenance ethnique.

L'identité culturelle fait référence au sentiment d'appartenance à une culture. Ici on comprend « culture » dans son sens anthropologique, d'ensemble de significations, valeurs et normes de comportement spécifiques que le groupe s'efforcera de garder et de transmettre et par lesquelles ses membres auront tendance à se percevoir comme similaires entre eux et différents des membres d'autres groupes culturels.

Le concept d'ethnie est aussi un concept introduit relativement récemment, au début des années 50 dans le vocabulaire courant des sciences sociales. Le fait qu'il apparaît pour la première fois dans un dictionnaire Oxford seulement en 1972 est significatif et il est ignoré dans la version abrégée de celui-ci du 1982. Aussi dans ce qui concerne le concept d'ethnie on peut remarquer une évolution dans un sens semblable à l'évolution de la compréhension de l'identité : **d'une vision essentialiste et objectiviste** de l'ethnicité qui considérait l'ethnie comme une réalité objective inscrite dans une histoire linéaire on est passé à **un approche subjectiviste, dynamique et interactive**.

En effet, toutes les définitions initiales mettaient l'accent sur le partage d'une culture commune. On faisait référence aussi à certains éléments et caractéristiques considérées comme ayant un rôle primordial dans la définition de l'identité ethnique : la langue, la religion, le territoire, les traditions culturelles ou les institutions. Cette approche a rencontré une difficulté fondamentale causée par l'observation de la persistance du sentiment d'appartenance ethnique même dans les conditions de la modification radicale des caractéristiques culturelles considérées comme déterminantes.

Ainsi, à partir de la théorie de Barth de 1969, on a adopté une approche de l'ethnicité dans une perspective subjectiviste dans laquelle l'accent est mis sur

le processus même de maintien des frontières ethniques et sur la dichotomisation continue entre les membres et les non membres d'un groupe ethnique. Donc, l'ethnicité n'est pas tellement le produit d'une coexistence ou d'une origine commune que le produit de la conscience de l'appartenance à un certain groupe et des différences par rapport aux autres.

Ainsi, un groupe ethnique peut être défini comme étant formé par des personnes qui se considèrent semblables premièrement à cause d'une origine commune (réale ou fictive) et qui sont vus de cette manière par les autres. On peut ajouter le fait que seulement un des éléments mentionnés est suffisant pour pouvoir parler d'un groupe ethnique.

Au-delà de ces considérations d'ordre général on doit mentionner aussi que dans le cas des groupes minoritaires vivant dans une société, à côté de cette conscience subjective de l'appartenance à un groupe et de la concentration sur le maintien de l'existence du groupe, apparaissent souvent des éléments objectifs, déterminés par le partage d'un destin commun qui mènent au renforcement de la cohésion et de la solidarité du groupe et aussi au renforcement de la conscience de l'appartenance au groupe.

6. La communication interculturelle

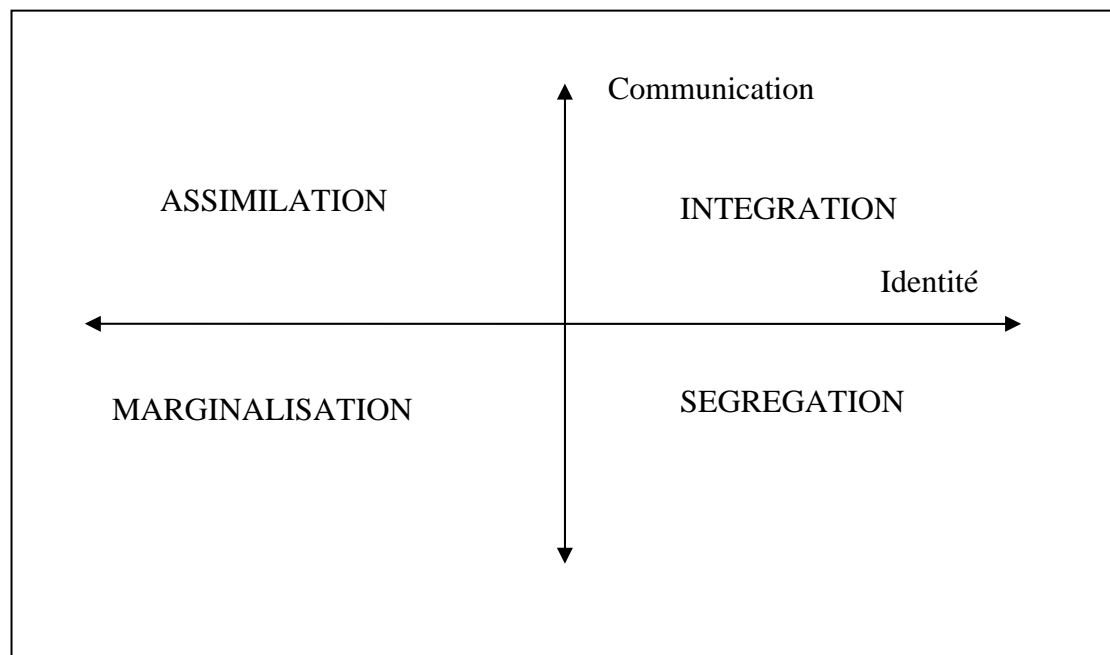
Cette perspective sur l'identité culturelle et ethnique peut être associée à une manière de concevoir la communication interculturelle dans le contexte d'une société pluraliste. Il se passe souvent que certains éléments soient réclames comme spécifiques au même temps par plusieurs groupes culturelles. Cela peut mener à une opposition ou rivalité ou, par contre, peut construire une base pour le dialogue et l'acceptation réciproque.

La peur de communiquer vient dans la plupart des cas de la peur de perdre les éléments spécifiques de ce groupe par le contact avec les autres. Mais la réalité démontre que le dialogue entre les porteurs de cultures différentes est possible sans l'altération de leurs identités mais il mène inévitablement à une modification de certaines caractéristiques spécifiques. Bien évidemment, la peur de communiquer peut être soutenue seulement dans les conditions de l'acceptation de la vision statique, monolithique et essentialiste sur l'identité. Une société multiculturelle et multiethnique dans laquelle la communication ne fonctionne pas et où elle n'est pas considérée une valeur fondamentale, risque une accentuation des différences et l'accumulation des tensions qui ne peuvent mener qu'à la fragmentation.

7. Un modèle d'analyse des relations interculturelles

A partir du modèle élaboré par John W. Berry pour analyser l'intégration de immigrants nous avons proposé un modèle dérivé que nous considérons pertinent pour l'analyse des relations interculturelles dans une société en général et offre un cadre intéressant pour l'analyse des différentes situations dans lesquelles se trouvent les communautés Roms de Roumanie.

Le modèle est structuré sur la base d'une matrice bidimensionnelle organisée autour de deux axes : l'axe de **l'identité** et celle de **la communication**, respectivement. Ainsi, si un groupe minoritaire situé dans une société majoritaire perd son identité et s'ouvre vers la communication avec le reste de la société on a une situation **d'assimilation**. Si la perte de l'identité est associée avec l'isolement du reste de la société on a une situation de **marginalisation**. Si le groupe maintient et développe une identité propre, stable et forte mais il n'entretient pas des relations de communication avec le reste de la société on a une situation de **séparation** et, si celle-ci est imposée par la majorité, on parle de **ségrégation**. La situation désirable est celle d'intégration dans laquelle les deux groupes celui minoritaire et celui majoritaire maintiennent et développent leurs propres identités culturelles mais, en même temps, s'engagent dans des processus de communication interculturelle.



De cette manière, dans le cas des communautés Roms, le schéma proposé nous aide à distinguer les différentes catégories des situations, en correspondance avec chacune de ces quatre options.

Premièrement il y a certainement dans le cas des Roms un groupe très significatif de point de vue numérique qui se trouve en situation **d'assimilation**. Dans certains cas cela est le résultat de politiques d'assimilation forcée menées à différents moments historiques (la dernière étant celle mise en œuvre par le régime totalitaire communiste). Dans d'autre

cas il s'agit plutôt d'une option individuelle. Cette option¹ est certainement déterminée par le décalage de statut social entre les Roms et le reste de la population et par le risque d'exposition à la discrimination. Mais la majorité des Roms qu'on peut inclure dans cette catégorie se situe ici, non pas pour option propre, mais à cause des pressions exercées par la société au cours de l'histoire, parfois visant explicitement l'assimilation par l'interdiction de certaines manifestations visibles de l'identité et l'obligation de se conformer aux normes culturelles de la société majoritaire.

Deuxièmement il y a deux catégories de roms qui tendent à se situer dans la section de **la séparation**. D'une partie il y a les communautés de type traditionnel qui basent en grande mesure leur cohésion sur la délimitation claire entre les roms et les gadje et sur le maintien de la priorité des normes internes du groupe par rapport aux normes de la société. De l'autre partie, à cette catégorie appartiennent aussi les activistes roms qui militent pour la construction d'une identité rom de type national selon le modèle européen de construction nationale du XIX^e siècle. Leur action est parfois centrée sur la définition de certains repères identitaires de type essentialiste, parmi lesquelles la mise en valeur de la tradition occupe une place importante, à côté de la langue, tout comme sur la revendication du droit à la différence par rapport à la société majoritaire. Les situations de **ségrégation** (sur lesquelles les organisations non gouvernementales ont attiré l'attention et dont l'existence a été confirmée récemment par le Ministère de l'Éducation) se manifestent encore sous différentes formes dans le système éducatif. L'élimination de la ségrégation fera l'objet d'une discussion dans un module suivant.

Troisièmement, il y a dans le cas de Roms, de groupes importants en situation de **marginalisation**. Premièrement il s'agit des groupes de Roms qui ont souffert à cause des politiques « d'intégration sociale » (en fait d'assimilation forcée) du régime communiste et ultérieurement à cause du manque des politiques adéquates de protection sociale, dans le contexte de la transition à l'économie de marché. De cette manière ont été générées des groupes qui ont brutalement rompu avec leurs repères identitaires traditionnels, sans pouvoir assimiler les normes culturelles de la société majoritaire et sans être acceptés par celle-ci. De plus, les membres de ces groupes représentent la cible principale de discriminations et de manifestations racistes.

L'attitude de la majorité par rapport aux Roms est aussi très différente de celle manifestée par rapport aux autres minorités. Ainsi, l'assimilation, encouragée dans le cas des hongrois, n'est pas bien vue, en général, pour les rom et le

¹ Option bien illustrée par le décalage significatif entre les résultats des dernières deux recensements basés sur la libre déclaration et les études sociologiques, par exemple celles réalisées par l'Institut pour la Recherche sur la Qualité de la Vie, qui se basent premièrement sur l'auto identification dans un contexte privé.



refus de la déclaration de l'identité ethnique au recensement ou dans d'autres contextes sociaux (par exemple dans l'environnement scolaire) est perçue comme tromperie. En même temps, les tendances de séparation, dans le sens de l'affirmation de l'identité propre, sont encouragées. La ségrégation est souvent soutenue et elle est recommandée comme solution par les nationalistes extrémistes.

S'il y a un consensus de plus en plus grand entre les majoritaires et les leaders des Roms en ce qui concerne la possibilité et la désirabilité de **l'intégration**, en ce qui concerne la méthode d'y arriver, des désaccords peuvent apparaître. Ainsi, les leaders des roms soutiennent la nécessité de passer de l'assimilation et de la marginalisation premièrement dans une phase de séparation et, seulement ultérieurement, dans l'état d'intégration, tandis que certains spécialistes non roms soutiennent la possibilité d'une évolution directe vers l'intégration, quelque soit la situation spécifique des différentes communautés rom.